

Le Sang des Héros

roman

Cyril Durr

Aux Miens

Collection Fractales/ science-fiction dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal : mars 2017

ISBN : 978-2-915653-75-5

*Montrez-moi un héros et je vous démontrerai
que c'est un malheureux.*
Colonel Gregory « Pappy » BOYINGTON

*Le long voyage qu'il lui restait à faire pour rentrer devait être
son dernier recours contre sa peine, sa dernière distraction
forcée avant de s'y enfoncer tout entier.*
Le Grand Meaulnes, ALAIN-FOURNIER

Amber se souviendrait toujours de la première fois. Pour beaucoup de ses amies, cette « première fois » évoquait surtout un garçon. Pour elle aussi, en quelque sorte. C'était par une belle après-midi de printemps, le soleil léchait la peau sans la mordre. Un vent léger apportait ce qu'il fallait de fraîcheur dans la banlieue cossue de Charlotte, en Caroline du Nord, où Amber vivait depuis maintenant sept mois. Elle ne se résignait pas encore à considérer cet endroit comme chez elle. Ni les Pierce comme sa famille, bien qu'ils fussent adorables avec elle. Pour elle, le mot famille désignait encore celle qu'elle avait perdue : Papa, Maman et Tom. Jamais elle n'aurait cru que son agaçant petit frère pût autant lui manquer. Et pourtant, c'était un fait, il lui manquait. Elle se surprenait même à souhaiter qu'il débarquât à l'improviste, comme il en avait l'habitude, pour tenter de lui faire peur, pour lui voler son rouge à lèvres ou encore la rendre folle avec son incessant caquetage de gamin espiègle.

Mais il ne la dérangerait jamais plus.

Amber sentit poindre un voile humide devant ses yeux et se força à penser à autre chose. Il faisait beau, elle dégustait un thé glacé, un bon bouquin de Dean Koontz entre les mains, et elle avait quelques heures devant elle pour oublier la vraie vie et ses saloperies en plongeant dans l'imaginaire. Elle délaissa le porche et son banc si blanc qu'il en paraissait aseptisé pour aller s'allonger derrière la maison, près du vieux chêne qui, malgré son âge, se tordait chaque année un peu plus dans un sursaut d'orgueil destiné à éprouver sa souplesse. La pelouse avait été

tondue le matin même, une agréable odeur d'herbe fraîche chatouillait les narines. Amber s'assit en s'adossant à l'arbre et prit même le temps de le remercier silencieusement de son accueil. Elle saisit quelques brins d'herbe et les renifla en pensant à Butch, le fils des voisins qui venait de temps à autre effectuer quelques travaux chez les Pierce. La nouvelle famille d'Amber ne lui avait jamais imposé de corvées, probablement pour la ménager. Elle avait vite constaté que ne pas avoir à tondre la pelouse, ramasser les feuilles ou déblayer la neige pouvait se révéler positif de bien des manières. Non seulement elle pouvait consacrer son temps libre à la lecture, mais surtout, cela lui permettait de voir régulièrement le gentil Butch qui ne la laissait pas indifférente. Profiter de sa présence était agréable. Il devait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, soit un ou deux ans de plus que Amber. Grand, plutôt musclé, il avait un physique de *quarterback* et affichait une réelle assurance pour son âge. Et il n'avait pas cet air imbécile et prétentieux qu'affichaient la plupart des garçons qui jouaient au football. Il semblait... parfait.

Amber jeta un œil vers la maison – vide à cette heure –, puis vers la palissade qui la protégeait du regard des voisins. Elle laissa sa main glisser vers son short, cherchant un peu de plaisir dans ce monde qui lui avait déjà tant fait de mal. Au diable les convenances et l'air contrit du pasteur Pierce ! Après tout, ce qu'elle s'accordait là n'avait rien d'obscène. Ce qui était obscène, c'était de partir en famille en Floride et de finir sur le bord de la route, recouverte du sang de ceux qu'elle aimait, tout cela à cause d'un camion avec à son bord un imbécile, ivre et certain de pouvoir gagner son combat contre l'alcool. L'hôpital aussi était obscène. Surtout quand un médecin ne savait pas quels mots choisir pour annoncer à une adolescente qu'elle venait de perdre ses proches. Tous ses proches. Cette douleur-là ne s'atténuait pas. Depuis sept longs mois, elle s'accrochait, comme si elle était munie de griffes.

La douleur était là tout le temps. Quand Amber était en cours, quand elle dormait, quand elle mangeait, quand elle écoutait de la musique, même quand elle lisait, c'était là, en fond sonore, comme si un prêcheur morbide lui chantonait sans cesse à l'oreille l'inéluctabilité de sa perte... Ça ne s'arrêtait jamais, comme un mouvement perpétuel.

Amber pleurait, les yeux clos, sans vraiment s'en rendre compte, pendant que, cherchant à lui faire oublier la douleur de la réalité, sa main s'activait entre ses jambes. Les visages familiers commencèrent à s'estomper alors que l'humidité de l'excitation remplaçait celle de la peine. Elle n'avait maintenant plus que Butch à l'esprit. Un garçon jeune, plein d'énergie et sexy : l'avenir. La vie.

Une douce chaleur se répandit dans le ventre d'Amber tandis que son esprit s'apaisait et qu'elle repoussait la souffrance pendant quelques précieuses minutes. Elle avait refusé bien des échappatoires faciles, comme l'ecstasy, la cocaïne ou encore la mescaline. « Mescaline », presque un nom de fée... Qui a peur d'une gentille fée ? Sans doute pas grand monde. Sauf Amber. Parce qu'elle avait vu ce que la « fée » avait fait à Emily. Son amie n'en avait pourtant pris qu'une fois, à l'occasion d'une fête. Un seul comprimé avait suffi pour que la gentille fée Mesca se transformât en vilaine sorcière qui ne voulait plus rentrer chez elle. Les médecins avaient dit aux parents d'Emily qu'il s'agissait d'un syndrome post-hallucinoïde persistant, mais Amber voyait plutôt ça comme une vieille Carabosse, cachée dans l'esprit de son amie. Du coup, malgré son jeune âge et la peine qui la taraudait, elle avait laissé de côté la magie liquide et la chimie. Elle ne se shootait, comme aujourd'hui, qu'aux orgasmes solitaires, arrachés à un destin qui pouvait vous voler votre vie par lambeaux, comme une hyène lâche et avide. Dans ces moments, Amber l'emportait. Elle n'avait plus peur, ni mal. Elle prenait du plaisir dans l'abandon et l'oubli, ici et maintenant.

Butch se grava une dernière fois dans son esprit alors que le corps d'Amber était secoué d'un spasme agréable. Les yeux toujours fermés, le souffle court, elle laissa sa main retomber dans l'herbe. Sauf que sa main n'atteignit pas le sol et ne rencontra aucune forme solide sous elle. Amber, surprise, ouvrit alors les yeux et se rendit compte qu'elle était comme englobée dans le ciel bleu printanier. Elle voyait bien le vieux chêne à ses côtés, mais seulement ses branches les plus fines et les plus hautes. Avec un frisson de terreur, Amber constata qu'elle planait à environ six ou sept mètres au-dessus du sol. Elle hurla et ressentit une sensation familière, comme lorsqu'il lui arrivait de

rêver qu'elle chutait et qu'elle se réveillait en sursaut. Mais cette fois, Amber ne se réveilla pas et chuta pour de bon.

— Mademoiselle Pierce ? Vous m'entendez ?

— Je... ne m'appelle pas... Pierce, répondit Amber dans une semi-conscience ouateuse.

— Vous voyez combien j'ai de doigts, là ?

Amber écarquilla les yeux et parvint à discerner un type en blouse blanche qui tendait sa main à quelques centimètres de son visage.

— Non. Mais... si vous êtes foutu pareil que moi, je dirais une dizaine.

— Ah, nous n'avons pas perdu notre sens de l'humour, c'est bon signe, mademoiselle Pierce.

— Je ne m'appelle pas Pierce. Mon nom est Amber Benndis.

— Très bien, mademoiselle Benndis. J'ai deux bonnes nouvelles pour vous.

— Ah ? Commencez par la bonne pour voir...

— Vous allez vite vous rétablir, vos blessures sont superficielles. Quelques côtes cassées, double fracture du poignet gauche, un léger traumatisme crânien, rien du tout, quoi.

— Je suis contente que ce soient deux bonnes nouvelles, j'aurais flippé s'il y en avait eu une mauvaise...

Le médecin rit de bon cœur, prenant à témoin une personne qu'Amber ne pouvait voir.

— Elle a toutes ses facultés, vous pouvez être tranquille, quand on fait de l'ironie, c'est que ça roule.

Le médecin se pencha de nouveau sur Amber, anxieuse d'encaisser la seconde « bonne nouvelle ».

— Mademoiselle Pier... heu... jeune fille, vous êtes génétiquement surdouée. Test Liebher-Datko positif ! En d'autres termes, vous êtes une supra. Je suis heureux et fier de rencontrer une future élite de nos armées.

Amber prit quelques secondes pour encaisser l'info, se rendit compte de ce que cela signifiait, puis se mit en devoir de perdre connaissance.

— Elle va très bien, rassurez-vous, dit le médecin en regardant l'homme d'une cinquantaine d'années qui se tenait à ses côtés.

— Mon Dieu, fit Jonathan Pierce, ils vont nous l'enlever, n'est-ce pas ?

— Non, non voyons, ils ne vous l'enlèveront pas.

Le médecin termina son mensonge sur un faux sourire et se demanda s'il était bien nécessaire de lire dans les pensées pour se rendre compte qu'il ne croyait pas lui-même une seule seconde aux paroles, censées être réconfortantes, qu'il prodiguait par habitude.

— C'est tellement effrayant, dit Pierce. Elle n'avait vraiment pas besoin de ça.

— C'est une chance au contraire. Beaucoup seraient prêts à tuer pour pouvoir voler.

Le pasteur Pierce s'abstint de répondre. Il s'assit sur le bord du lit et saisit la main d'Amber, se demandant si ce qui lui arrivait était une bénédiction ou un nouveau coup du sort.

— Hé, le monstre, essaie de bouger ça !

Terrance fit mine d'ignorer le type, sur le bord du terrain de football, qui était en train d'agripper son entrejambe tout en l'apostrophant. Tout autour de lui régnait une sorte de chaos ordonné. Les chocs se succédaient sur le champ de bataille. Les grognements et les cris se multipliaient. Les visages étaient fermés, certains sanglants. Tous étaient concentrés sur la balle. Car la balle représentait le pouvoir. Et la placer dans le camp adverse engendrait, chez les joueurs aussi bien que leurs supporters, une sorte de vague orgasmique assez effrayante. Même Terrance, parfois, était transporté par cette sensation électrique, aussi primaire que jouissive.

Il était en train de trotter en regardant derrière lui lorsqu'il la vit arriver. Elle suivait une courbe parfaite, en tournant sur elle-même. Il tendit les deux mains tout en accélérant sa course mais remarqua que la balle n'allait pas l'atteindre. Le lancer était un peu trop court et trop décalé sur la droite. Sans le vouloir, Terry prolongea et rectifia sa trajectoire : la balle vint mourir entre ses doigts alors que l'arbitre psi levait la main, signalant la faute.

— Ça fait deux fois, contrôle-toi, bon sang ! lui hurla son capitaine.

Terry grimaça. Une *power fault* de plus à son actif. Il avait de plus en plus de mal à contrôler son pouvoir, surtout depuis qu'il savait qu'il allait être incorporé. Le service militaire, obligatoire pour les suprahumains, durait quatre ans : deux années de formation puis encore deux ans d'incorporation au sein

d'une unité d'active. Cela ne voulait pas forcément dire partir pour l'Asie ou l'Afrique et leurs combats, mais c'était un risque suffisamment réel pour le troubler et mettre à mal ses performances sportives. D'autant qu'il n'appréciait pas tant le football que ça. C'était bien pour faire plaisir à son père qu'il se démenait sur le terrain.

Tout le monde se remet en place. Des consignes sont hurlées, puis les casques rutilants se mettent en mouvement. La balle fuse, les joueurs se démènent pour éviter les charges, mais Terry n'est là que physiquement. Ses pensées vagabondent vers le jeune Henry Acuna, dont on disait qu'il pouvait courir aussi vite qu'un cheval au galop. Henry s'était enfui pour éviter l'incorporation, et sa famille avait eu les pires ennuis du monde. L'armée et les capuchards avaient interrogé ses parents puis les avaient relâchés. Mais le pire était venu après. Il y avait eu les rumeurs, la honte et les réflexions habituelles. Le père de Henry avait d'abord perdu son emploi de réceptionniste de nuit au *Stanford Inn*, puis sa mère avait fait une dépression. Dépression sans doute due, au moins en partie, au fait que leur propre pasteur avait, en leur présence, fait un prêche sur le devoir, l'éducation et la lâcheté qui ne faisait guère mystère de ses véritables cibles. Clarice et Albert Acuna avaient cessé de venir à l'église peu de temps après...

Terry fut brutalement ramené à la réalité du jeu. Il n'avait pas vu le colosse foncer sur lui avec une rage décuplée. Le type devait sans doute être trop heureux de se payer un supra, même si, sportivement, le fait de plaquer un télékinésiste n'avait rien d'un exploit. Terry n'eut pas tellement mal sur le coup, le choc l'avait anesthésié. Il s'écroula à terre et vit un film au ralenti se dérouler devant ses yeux. Des pieds limitaient son champ de vision, mais il lui sembla tout de même distinguer, loin dans les tribunes, son père qui hurlait et levait les bras, comme s'il avait remporté un quelconque concours du géniteur le plus stupide du comté. L'idée fit sourire Terry, bien qu'en réalité, ce fût plus un rictus qui déformât la moitié droite de ses lèvres. Il n'en voulait pas vraiment à son paternel. Le père Clearmonth avait eu une enfance faite plus de raclées

que de regards aimants. Malgré cela, le gros bonhomme à la voix rocailleuse n'avait jamais frappé Terry. Il avait des tas d'idées saugrenues, se réjouissait de le voir se faire rétamer sur un terrain de foot (parce que, selon lui, les coups étaient « formateurs »), espérait le voir faire carrière dans une unité surhumaine de l'armée, mais, à part ça, il n'était pas violent. Et sans doute plus maladroit que méchant. Terry éprouva une pure bouffée d'amour pour son père, bouffée qui fut dissipée bien vite par le doc de l'équipe – un simple kiné en fait – qui le retourna sans ménagement. Terry ressentit une douleur atroce au niveau de l'épaule et hurla en essayant de ne pas envoyer valdinguer, par réflexe télékinésique, cet abruti de médecin.

— Je crois bien que c'est déboîté...

— Fais gaffe ! J'ai l'impression que tu m'arraches l'épaule !
Le kiné eut l'air surpris.

— Fais pas ta fiotte, t'es un supra, oui ou non ?

— Putain, mais quel rapport ? Mon pouvoir, c'est la TK, ça n'atténue pas la douleur !

Le kiné passa de l'expression de surprise à un vague air offensé. Terry tenta de se contrôler mais cela n'avait rien d'évident. Être suprahumain était une véritable malédiction. Les gens, intoxiqués par des années de publication de comics mettant en scène les exploits des super-héros, attendaient de vous l'impossible, dans le meilleur des cas. La plupart, en fait, considéraient les supras avec un mélange de crainte et de jalousie qui faussait tous les rapports, même quand, comme pour le football, des arbitres psioniques – en général, des retraités ou des types avec des capacités mineures – étaient présents pour faire respecter la règle du *no-power*. C'était ainsi, les gens avaient peur de ce qu'un supra pouvait faire mais ils regrettaient aussi de ne pas avoir eux-mêmes des capacités exceptionnelles. Maintenir un semblant de vie sociale lorsque cette spécificité était connue de tous tenait du miracle.

— On t'évacue. On va te replacer ça vite fait, fils !

Terry eut un peu de mal à ne pas réagir au terme « fils », qu'il jugeait aussi déplacé qu'hypocrite, mais, se rappelant qu'il s'agissait là de son dernier match avant de partir pour Power-town, il décida de garder ses réflexions pour lui. Partir sur une mauvaise impression n'aurait servi à rien.

Adrian Clearmonth se versa une petite dose de scotch, considéra le précieux liquide, puis décida de remplir tout à fait le verre. Il l'avalait d'un trait. À l'ancienne. « Comme un homme », aurait dit son paternel. Adrian se resservit aussitôt un verre en serrant le poing. Il sentait déjà la brûlure familière dans son estomac.

Dans sa cuisine, seul, Adrian Clearmonth frissonna de froid. Du moins, il mit cela sur le compte de la fraîcheur d'un mois de mai capricieux et sur la pauvre isolation des murs. Il engloutit une autre rasade. Le jour faiblissait, mais Adrian ne se coucherait pas avant des heures, il voulait se concentrer sur son fils. Terry allait bien. Il s'était démis l'épaule et était resté en observation à l'hôpital, histoire de voir s'il n'avait pas un truc à la tête, un traumatisme comme ils appelaient ça, mais il allait bien. Et c'était un supra. Il pourrait faire une belle carrière dans l'armée. Montrer que les Clearmonth n'étaient pas que des pochetrons et des pauvres types. Et puis, c'était un bon gars. Non pas qu'Adrian pût penser qu'il l'avait bien élevé, il était conscient plus que personne de ses piètres qualités de père, mais il n'en nourrissait pas moins d'immenses ambitions pour son fils. Bien sûr, il y avait des risques. Les supras pouvaient être envoyés sur les zones de combat. Et certains n'en revenaient pas. Mais Terry était malin. Intelligent. Et mature, avec ça.

— Un sacré bon p'tit gars, ouaip...

Adrian descendit encore sept verres de Jack Daniel's avant d'aller chercher, au salon, le portrait de sa femme. Ses cuites se terminaient toujours ainsi. D'abord, il faisait le tour de ce qui « roulait », puis il acceptait enfin d'approcher de cette zone étrange de l'esprit, qui faisait mal si l'on n'était pas imbibé d'un quelconque liquide protecteur. Quand le whisky prenait le pas sur la crainte et le désinhibait, il pouvait penser à elle et la pleurer vraiment. En attendant le jour béni où il la rejoindrait.

L'homme, au visage si ridé qu'il paraissait bien quinze ans de plus que son âge, s'autorisa enfin à laisser échapper quelques larmes. Il n'allait pas gémir, ni s'effondrer ou sangloter. Il allait pleurer comme un homme. Comme on le lui avait appris. Terrassé mais debout. Du moins, debout jusqu'à ce que l'ami Jack le couche. Car c'était un fait, Jack gagnait toujours.